**MAUPASSANT, *LA PARURE* – RESSOURCES ENSEIGNANTS**

**DOC. 1 : GUY DE MAUPASSANT, « LES SOIRÉES DE MÉDAN », *LE GAULOIS*, 17/04/1880.**

LES SOIRÉES DE MÉDAN

COMMENT CE LIVRE A ÉTÉ FAIT

[…] « J’admire indistinctement tout ce qui me paraît supérieur, à tous les siècles et dans tous les genres.

Cependant, il s’est fait évidemment en nous une réaction inconsciente, fatale, contre l’esprit romantique, par cette seule raison que les générations littéraires se suivent et ne se ressemblent pas.

Mais, du reste, ce qui nous choque dans le romantisme, d’où sont sorties d’impérissables œuvres d’art, c’est uniquement son résultat philosophique. Nous nous plaignons de ce que l’œuvre de Hugo ait détruit en partie l’œuvre de Voltaire et de Diderot. Par la sentimentalité ronflante des romantiques, par leur méconnaissance dogmatique du droit et de la logique, le vieux bon sens, la vieille sagesse de Montaigne et de Rabelais ont presque disparu de notre pays. Ils ont substitué l’idée de pardon à l’idée de justice, semant chez nous une sensiblerie miséricordieuse et sentimentale qui a remplacé la raison.

C’est grâce à eux que les salles de théâtre, pleines de messieurs véreux et de filles, ne peuvent tolérer sur la scène un simple fripon. C’est la morale romantique des foules qui force souvent les tribunaux à acquitter des particuliers et des drôlesses attendrissants, mais sans excuse.

J’ai pour les grands maîtres de cette école (puisqu’il s’agit d’école) une admiration sans limites, jointe souvent à une révolte de ma raison ; car je trouve que Schopenhauer et Herbert Spencer ont sur la vie beaucoup d’idées plus droites que l’illustre auteur des *Misérables*. —Voilà la seule critique que j’oserais faire, et il ne s’agit pas ici de littérature. — Littérairement, ce qui nous paraît haïssable, ce sont les vieilles orgues de Barbarie larmoyantes, dont Jean-Jacques Rousseau a inventé le mécanisme et dont une suite de romanciers, arrêtée, je l’espère, à M. Feuillet, s’est obstinée à tourner la manivelle, répétant invariablement les mêmes airs langoureux et faux.

Quant aux querelles sur les mots : réalisme et idéalisme, je ne les comprends pas.

Une loi philosophique inflexible nous apprend que nous ne pouvons rien imaginer en dehors de ce qui tombe sous nos sens ; et la preuve de cette impuissance, c’est la stupidité des conceptions dites idéales, des paradis inventés par toutes les religions. Nous avons donc ce seul objectif : l’Être et la Vie, qu’il faut savoir comprendre et interpréter en artiste. Si on n’en donne pas l’expression à la fois exacte et artistiquement supérieure, c’est qu’on n’a pas assez de talent.

[…] Quant à celui qui affiche la prétention de faire la vie plus belle que nature, comme si on pouvait l’imaginer autre qu’elle n’est, de mettre du ciel dans ses livres, et qui écrit en « romancier pour les dames », ce n’est, à mon avis du moins, qu’un charlatan ou un imbécile.

*17 avril 1880*

**DOC. 2 : GUY DE MAUPASSANT, « LA LYSISTRATA MODERNE », *LE GAULOIS*, 30/12/1880**

[…]

Malgré ma profonde admiration pour Schopenhauer, j’avais jugé jusqu’ici ses opinions sur les femmes sinon exagérées, du moins peu concluantes. En voici le résumé.

— Le seul aspect extérieur de la femme révèle qu’elle n’est destinée ni aux grands travaux de l’intelligence, ni aux grands travaux matériels.

— Ce qui rend les femmes particulièrement aptes à soigner notre première enfance, c’est qu’elles restent elles-mêmes puériles, futiles et bornées : elles demeurent toute leur vie de grands enfants, une sorte d’intermédiaire entre l’enfant et l’homme.

— La raison et l’intelligence de l’homme n’atteignent guère tout leur développement que vers la vingt-huitième année. Chez la femme, au contraire, la maturité de l’esprit arrive à la dix-huitième année. Aussi n’a-t-elle qu’une raison de dix-huit ans strictement mesurée. Elles ne voient que ce qui est sous leurs yeux, s’attachent au présent, prennent l’apparence pour la réalité et préfèrent les niaiseries aux choses les plus importantes. Par suite de la faiblesse de leur raison tout ce qui est présent, visible et immédiat, exerce sur elles un empire contre lequel ne sauraient prévaloir ni les abstractions, ni les maximes établies, ni les résolutions énergiques, ni aucune considération du passé ou de l’avenir, de ce qui est éloigné ou absent… Aussi l’injustice est-elle le défaut capital des natures féminines. Cela vient du peu de bon sens et de réflexion que nous avons signalé, et, ce qui aggrave encore ce défaut, c’est que la nature, en leur refusant la force, leur a donné la ruse en partage ; de là leur fourberie instinctive et leur invincible penchant au mensonge.

— Grâce à notre organisation sociale, absurde au suprême degré, qui leur fait partager le titre et la situation de l’homme, elles excitent avec acharnement ses ambitions les moins nobles, etc. On devrait prendre pour règle cette sentence de Napoléon Ier : « Les femmes n’ont pas de rang. » — Les femmes sont le *sexus sequior* — le sexe second à tous les égards, fait pour se tenir à l’écart et au second plan.

— En tout cas, puisque des lois ineptes ont accordé aux femmes les mêmes droits qu’aux hommes, elles auraient bien dû leur conférer aussi une raison virile, etc.

\* \* \*

Il faudrait un volume pour citer tous les philosophes qui ont pensé et parlé de même. Depuis l’antique mépris de Socrate et des Grecs, qui reléguaient les femmes au logis pour approvisionner d’enfants les républiques, tous les peuples se sont accordés sur ce point que la légèreté et la mobilité étaient le fonds du caractère féminin.

|  |
| --- |
| Quid pluma levius ? Pulvis ! Quid pulvere ? Ventus. Quid vento ? Mulier ! Quid muliere ? Nihil ! |

Mais le plus terrible argument contre l’intelligence de la femme est son éternelle incapacité de produire une œuvre, une œuvre quelconque, grande et durable.

On prétend que Sapho fit d’admirables vers. Dans tous les cas, je ne crois point que ce soit là son vrai titre à l’immortalité.

Elles n’ont ni un poète, ni un historien, ni un mathématicien, ni un philosophe, ni un savant, ni un penseur.

Nous admirons, sans enthousiasme, le verbiage gracieux de Mme de Sévigné. Quant à Mme Sand, une exception unique, il ne faudrait pas une étude bien longue de son œuvre pour prouver que les qualités très remarquables de cet écrivain ne sont cependant pas d’un ordre absolument supérieur.

Les femmes, par millions, étudient la musique et la peinture, sans avoir jamais pu produire une œuvre complète et originale, parce qu’il leur manque justement cette objectivité de l’esprit, qui est indispensable dans tous les travaux intellectuels.

Tout cela me semble irréfutable. On pourrait amasser, dans ce sens des montagnes d’arguments, aussi inutiles, puisqu’on ne fait que déplacer la question, et, par conséquent, raisonner dans le faux, à mon avis du moins.

C’est que nous demandons à la femme des qualités que la nature ne lui a point accordées, et que nous ne tenons pas compte de celles qui lui sont propres.

Herbert Spencer me paraît dans le vrai quand il dit qu’on ne peut exiger des hommes de porter et d’allaiter l’enfant, de même qu’on ne peut exiger de la femme les labeurs intellectuels.

Demandons-lui bien plutôt d’être le charme et le luxe de l’existence.

Puisque la femme revendique ses droits, ne lui en reconnaissons qu’un seul : le droit de plaire. […]

**DOC. 3 : COUVERTURE DE *GIL BLAS* DU 8 OCTOBRE 1893, ILLUSTRANT LA NOUVELLE A SA PARUTION.**

****